

TD-Méthodologie de la Recherche/ Licence 2-UFHB

- Cours en ligne -

(Année académique 2019-2020)

TEXTES DE QUELQUES ICÔNES DE LA PHILOSOPHIE, DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

PLATON

(C'est SOCRATE qui parle. Il rapporte une conversation)

Tu sais donc que les teinturiers, quand ils veulent teindre de la laine en pourpre, choisissent, parmi les laines de diverses couleurs, exclusivement la blanche ; qu'ensuite, ils la préparent en la soumettant à un long traitement, afin qu'elle prenne au mieux l'éclat de la couleur ; qu'enfin, ils la plongent dans la teinture. Et ce qui est teint de cette manière est indélébile : le lavage, fait avec ou sans dissolvant, n'en ôte pas la couleur ; par contre, tu sais ce qui arrive quand on procède autrement...

Je sais, dit-il, que la couleur passe et prête à dérision. Conçois donc, repris-je, que nous avons, nous aussi, dans la mesure de nos forces, procédé à une opération semblable quand nous avons choisi les guerriers et que nous les avons éduqués par la musique et la gymnastique. Nous n'avons pas d'autre intention : nous tenions à ce qu'ils prennent une teinture des lois aussi belle que possible, afin que, grâce à leur nature et à une éducation appropriée, ils aient, sur ce qui est redoutable, et sur le reste, une opinion indélébile qui ne puisse être effacée par ces dissolvants terribles que sont le plaisir - plus puissant dans son action que tout alcali (1) ou toute lessive - , la douleur, la crainte et le désir - plus puissants que tout dissolvant. C'est cette force, qui préserve l'opinion droite et légitime concernant ce qui est ou non à craindre, que j'appelle le courage.

(1) Un alcali est une substance chimique décapante. Ex. : l'ammoniaque.

La République, IV, 429d-430b.

ARISTOTE

« La parfaite amitié est celle des hommes bons et semblables en vertu. Chacun veut du bien à l'autre pour ce qu'il est, pour sa bonté essentielle. Ce sont les amis par excellence, eux que ne rapprochent pas des circonstances accidentelles, mais leur nature profonde. Leur amitié dure tout le temps qu'ils restent vertueux, et le propre de la vertu en général est d'être durable. Ajoutons que chacun d'eux est bon dans l'absolu et relativement à son ami, bon dans l'absolu et utile à son ami, bon dans l'absolu et agréable à son ami. Chacun a du plaisir à se voir soi-même agir, comme à contempler l'autre, puisque l'autre est identique, ou du moins semblable à soi.

Leur attachement ne peut manquer d'être durable : il réunit, en effet, toutes les conditions de l'amitié. Toute amitié a pour fin le bien ou le plaisir, envisagés soit absolument, soit relativement à la personne aimée, et supposant alors une ressemblance avec elle, une similitude de nature, une parenté essentielle. De surcroît, ce qui est bon absolument est aussi agréable. L'amitié atteint au plus haut degré d'excellence et de perfection chez les vertueux. Mais elle est fort rare : les personnes qui en sont capables sont fort peu nombreuses. D'autant qu'elle demande du temps et des habitudes communes ».

Éthique à Nicomaque (vers 345 av. J.-C), Livre VIII, trad. F. Stirn, Hatier, 1988, pp. 34-35.

SAINT AUGUSTIN

Bien tard je t'ai aimée,
ô beauté si ancienne et si nouvelle,
bien tard je t'ai aimée !
Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors
et c'est là que je te cherchais,
et sur la grâce de ces choses que tu as faites,
pauvre disgracié, je me ruais !
Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi ;
elles me retenaient loin de toi, ces choses qui pourtant,
si elles n'existaient pas en toi, n'existeraient pas !

Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité ;
tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité ;
tu as embaumé, j'ai respiré et haletant j'aspire à toi ;
j'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif ;
tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix.

Quand j'aurai adhéré à toi de tout moi-même,
nulle part il n'y aura pour moi douleur et labeur,
et vivante sera ma vie toute pleine de toi.
Mais maintenant, puisque tu allèges celui que tu remplis,
n'étant pas rempli de toi je suis un poids pour moi.
Il y a lutte entre mes joies dignes de larmes
et les tristesses dignes de joie ;
et de quel côté se tient la victoire, je ne sais.
Il y a lutte entre mes tristesses mauvaises
et les bonnes joies ;
et de quel côté se tient la victoire, je ne sais.

Ah ! malheureux ! Seigneur, aie pitié de moi.
Ah ! malheureux ! voici mes blessures, je ne les cache pas :
tu es médecin, je suis malade ;
tu es miséricorde, je suis misère.
N'est-elle pas une épreuve, la vie humaine sur la terre ? [...]
Et mon espérance est tout entière uniquement
dans la grandeur immense de ta miséricorde.
Donne ce que tu commandes et commande ce que tu veux. [...]
Ô amour qui toujours brûles et jamais ne t'éteins,
ô charité, mon Dieu, embrase-moi !

Confessions, X, 27, 38-29, 40, BA 14, p. 209-213.

DESCARTES

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde ; et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en

sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est au regard de nous absolument impossible.

Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content : car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique ; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice et d'une méditation souvent réitérée pour s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses ; et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes, qui ont pu autrefois se soustraire à l'empire de la fortune, et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux. Car, s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature, ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses ; et ils disposaient d'elles si absolument, qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, et plus puissants, et plus libres, et plus heureux qu'aucun des autres hommes, qui, n'ayant point cette philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent.

Discours de la méthode (1637), III, Garnier T. I, p. 595-596.

KANT

Si tu as, par exemple, empêché d'agir *par un mensonge* quelqu'un qui se trouvait avoir alors des intentions meurtrières, tu es responsable d'un point de vue juridique de toutes les conséquences qui pourraient en résulter. Mais si tu t'en es tenu strictement à la vérité, la justice publique ne peut rien te faire quelles que soient les conséquences imprévues. Il peut toutefois se produire qu'après que tu as honnêtement répondu oui au meurtrier qui te demandait si celui qu'il voulait

tuer était chez toi, celui-ci soit cependant sorti sans être remarqué et qu'ainsi il ait échappé au meurtrier, que le crime alors n'ait pas eu lieu; mais supposons que tu aies menti et dit qu'il n'était pas chez toi, et qu'il soit réellement sorti (bien qu'à ton insu); si le meurtrier le rencontrant en train de sortir, accomplissait son crime, tu peux alors être à bon droit accusé d'être la cause de sa mort. (...). Par conséquent celui qui *ment*, quelque bien intentionné qu'il puisse être, doit répondre des conséquences de son mensonge. (...) et en payer le prix, quel que soit leur caractère imprévisible. Car dire la vérité constitue un devoir qui doit être considéré comme la base de tous les devoirs qui sont à fonder sur un contrat, et dont la loi, si on y tolère ne serait-ce que la plus petite exception, est rendue chancelante et vaine.

Sur un prétendu droit de mentir par humanité, La Pléiade, pp. 437-438.

HEGEL

430. Une conscience de soi pour une autre conscience de soi est tout d'abord immédiate comme autre chose pour une autre chose. Je me vois en lui moi-même immédiatement comme Moi, mais j'y vois aussi un autre objet étant là immédiatement, en tant que Moi absolument indépendant en face de moi. La mise de côté de l'individualité de la conscience de soi a été la première ; par-là elle n'a été déterminée que comme particulière. — Cette contradiction lui inspire le désir de se montrer comme soi libre et d'être présente pour l'autre comme tel, — c'est le processus de la reconnaissance du moi.

431. C'est une lutte ; car je ne puis me savoir moi-même dans l'autre en tant que l'autre est pour moi une autre existence immédiate ; mon but est donc de mettre de côté son immédiateté. Je ne puis non plus être reconnu comme immédiat, sauf, en tant que je mets de côté en moi l'immédiateté et permets ainsi à ma liberté d'être-là. Or, cette immédiateté est aussi la corporéité de la conscience de soi, en laquelle elle possède comme en son signe et en son instrument son propre sentiment personnel et son être pour d'autres et son rapport qui, avec eux, la médiatise.

432. La lutte de la reconnaissance est à la vie et à la mort ; chacune des deux consciences de soi met en péril la vie de l'autre et accepte pour soi cette condition, mais se met seulement en péril ; en effet, chacune a aussi en vue la conservation de sa vie comme étant l'être-là de sa liberté. La mort de l'une qui résout la contradiction d'un côté par la négation abstraite, grossière par conséquent de l'immédiateté, est ainsi, du côté essentiel, l'être là de la reconnaissance qui y est en même temps mise de côté, une nouvelle contradiction, supérieure à la première.

433. La vie étant aussi essentielle que la liberté, la lutte se termine tout d'abord, comme négation exclusive, par cette inégalité que l'un des combattants préfère la vie et se conserve comme conscience de soi individuelle, mais renonce à être reconnu libre, tandis que l'autre maintient son rapport à lui-même et est reconnu par le premier qui lui est soumis ; c'est le rapport de la domination et de la servitude. Remarque. La lutte pour la reconnaissance et la soumission à un maître est le phénomène d'où est sorti la vie sociale des hommes, en tant que commencement des États. La violence qui est au fond de ce phénomène n'est point pour cela fondement du droit quoique ce soit le moment nécessaire et légitime dans le passage de l'état où la conscience de soi est plongée dans le désir et l'individualité, à l'état de la générale conscience de soi. C'est là le commencement extérieur ou phénoménal des États, mais non leur principe substantiel.

Précis de l'Encyclopédie des Sciences Philosophiques.

ROUSSEAU

L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime ? Je crois pouvoir résoudre cette question. Si je ne considérais que la force, et l'effet qui en dérive, je dirais : tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux : car, recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie, ou il est fondé à la reprendre, ou l'on ne l'était point à la lui ôter. Mais l'ordre social est un droit sacré, qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature ; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions. Avant d'en venir-là, je dois établir ce que je viens d'avancer.

Du contrat social, Livre I, Chapitre I.

EXERCICES : Les travaux se feront par groupe de 15 étudiants pour tous les exercices.

Séance des lundi 26 et mardi 27/10/20 de 7H30 à 9H30

Exercice 1 : Effectuer des recherches sur les éléments suivants :

-Le ou les prénoms des auteurs des textes ci-dessus, leur biographie succincte (05 phrases maximum) et leur importance dans l'histoire de la réflexion philosophique ;

-Les sources d'où sont tirés les textes sont-elles bien référencées ? Si non, proposer les références complètes des ouvrages susmentionnés (peu importe les éditions que vous choisirez).

Séance du mercredi 28/10/20 de 9H30 à 11H30

Exercice 2 : Etablir une fiche de lecture (suivant votre Cours Magistral) à partir de l'une de ces sources (choisir une seule œuvre parmi toutes celles qui figurent plus haut) ;

Séance du jeudi 29/10/20 de 13H30 à 15H30

Exercice 3 : Faire une production d'une page maximum pour expliquer la réflexion suivante :

« La vraie méthode pour former la notion de philosophie, c'est de penser qu'il eut des philosophes » (ALAIN).

NB : L'envoi des devoirs se fera par e-mail aux adresses suivantes :

raouldagaud@yahoo.fr

alphonseakpa@yahoo.fr

kameleny@gmail.com

-Dr DAGAUD Emery Raoul Loba

-Dr CAMARA Issouf

-Dr AKPA Gnagne Alphonse.

